

M. de Beauterne faisait charger, sous ses yeux, les fusils de l'empereur, et les remettait au premier page, qui les passait immédiatement à Napoléon; c'étaient presque toujours des armuriers de la garde qui chargeaient ces fusils concurremment avec les piqueurs et Roustan. Le devoir des armuriers consistait principalement à s'assurer de l'état du canon et de la batterie de l'arme après le coup tiré. Napoléon n'aimait pas les fusils à deux coups; il ne se servait habituellement que de petits fusils simples, à canons courts et très-légers, ayant appartenu à Louis XVI, et auxquels, prétendait-on, ce monarque avait travaillé de ses mains. L'empereur tirait mal, parce qu'il se donnait à peine le temps d'ajuster, et qu'il n'appuyait pas bien la crosse à l'épaule. Or, comme il voulait que ses fusils fussent fortement bourrés, il arrivait qu'après la chasse il avait quelquefois l'épaule et le bras meurtris.

L'enceinte de la chasse était ordinairement garnie de filets suspendus à des poteaux de distance en distance. On relançait ainsi dans l'arène le gibier qui venait se bloquer dans cette espèce de blouse; à la fin de la chasse, les rabatteurs se rapprochaient en cercle, de manière à emprisonner tout ce qui avait échappé à un véritable massacre, et aux derniers coups de fusil, tout ce qui tombait encore était mis en tas: c'est ce qu'on appelait le *bouquet de chasse*.

Si l'empereur avait ses ramasseurs, le chasseur avait pareillement les siens. M. d'Hanneucourt, un carnet et un crayon à la main, marchait à la tête des petites voitures en forme de brouettes, traînées par ces ramasseurs et destinées à recevoir le gibier tué. Il inscrivait toutes les pièces et disait à la voir le gibier tué. Il inscrivait toutes les pièces et disait à la fin de la chasse: "Sire, tant de pièces tuées par Votre Majesté, tant par le grand veneur, tant par messieurs *tel et tel*," Le nombre s'élevait quelquefois jusqu'à mille ou douze cents pièces: lapins, lièvres, faisans, cailles, perdrix, etc. Alors Napoléon faisait lui-même la distribution du gibier qu'il avait tué de sa main. Il faut l'avouer, ses parts étaient souvent expédiées à Paris et vendues. Les meilleurs fournisseurs des Chevet et des Corcelet de ce temps-là étaient de hauts dignitaires à grosses épaulettes, grands calculateurs s'il en fut, et auxquels les marchands de comestibles payaient à beaux deniers comptants le gibier dont l'empereur leur faisait cadeau pour décorer leurs tables.

Napoléon n'était pas heureux à la chasse: une fois il fit éclater un fusil dans ses mains; un autre jour, en visant un sanglier avec sa carabine, il alla blesser très-grièvement à la cuisse un pauvre diable de valet de la vénerie; enfin, une autre fois, le maréchal Masséna et Berthier marchaient en avant et non loin de Napoléon: une compagnie de perdrix part, l'honneur du premier coup de fusil appartient à l'empereur: il tire, et Masséna reçoit dans l'œil un plomb écarté; on s'empresse pour lui porter secours; Napoléon s'écrie:

—Berthier! c'est vous qui venez de blesser Masséna.

Le grand veneur s'en défend, l'empereur insiste, Berthier se tait, chacun rentre de très-mauvaise humeur. Aussitôt arrivé à la Malmaison, Napoléon mande l'aide de camp de jour.

—Partez sur le champ pour Paris, et dites à Larrey d'aller à Ruel sans perdre un moment, parce que Masséna est malade; il lui remettra en même temps ce billet.

L'ordre est exécuté. Larrey arrive à Ruel:

—M. le maréchal, l'empereur vient de me faire dire que vous étiez indisposé; j'arrive....

—Parbleu! il le sait bien, voyez!

—Ce n'est pas dangereux, M. le maréchal; cependant l'œil me paraît bien malade.

—Est-ce que je deviendrai borgne?

—Je ne dis pas cela, mais il faut beaucoup de soins.... A propos, monseigneur, j'oubliais de vous remettre ce billet de la part de Sa Majesté.

—Lisez, mon cher Larrey, car je n'y vois pas du tout.

Et Larrey, ayant fait sauter le cachet, lut à haute voix:

"Mon cousin, aussitôt que votre santé vous le permettra, vous partirez pour aller prendre le commandement en chef de l'armée de Portugal. Et sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

"NAPOLÉON."

—Le diable d'homme! s'écria Masséna avec un sourire qui déguisait mal sa joie, il faut toujours qu'il vous jette de la poudre aux yeux!

Telle fut la véritable cause pour laquelle Masséna devint borgne et commanda en chef l'armée de Portugal. En revanche, dans une autre circonstance, Napoléon fut assez heureux pour sauver la vie à un enfant. Il chassait le daim dans les bois de Ville-d'Avray. La meute renverse, en se précipitant, une petite fille qui portait dans ses bras un enfant de six mois; la vie de la petite fille et celle de l'enfant étaient en grand péril: Napoléon se jette à bas de son cheval, se précipite au milieu des chiens, ramasse l'enfant, et le remet sain et sauf dans les bras de sa mère.

Lorsque l'empereur chassait le cerf ou le sanglier, il partait du château à la pointe du jour. Le prince de Neuchâtel indiquait à l'avance le rendez-vous de chasse aux personnes que Napoléon avait désignées pour chasser avec lui. Rien ne distinguait le costume de l'empereur de celui du plus simple piqueur, si ce n'était le chapeau, qui était le même que celui qu'il portait habituellement, et qui, par conséquent, était tout uni. Quelquefois il endossait par-dessus son habit de chasse une redingote bleue ou d'un gris de fer très-foncé; mais alors il fallait qu'il fit très-froid ou qu'il plût beaucoup. Quant aux princesses et aux dames qui l'accompagnaient, elles portaient du rendez-vous général en calèche à quatre chevaux (l'impératrice seule en avait six à la sienne). Leur costume était une élégante amazone bleu clair ou verte, avec une toque surmontée d'une plume blanche ou noire.

À l'une de ces grandes chasses à laquelle l'impératrice assistait (c'était à Fontainebleau), le cerf, poursuivi par l'empereur, étant venu se jeter sous les roues de la calèche de Joséphine, cet asile le sauva: l'impératrice, touchée des larmes de la pauvre bête, le prit sous sa protection.

—Bonaparte, dit-elle à Napoléon, qui, ayant suivi le cerf de très-près, était arrivé presque aussitôt que lui, je te demande sa grâce, ne le tue pas: il est si beau!

L'empereur ayant ordonné qu'on l'épargnât, l'impératrice enleva de ses épaules une très-belle chaîne d'or, et voulut qu'elle fût mise au cou du cerf:

—Au moins, dit-elle, ceci attestera son inviolabilité et le protégera contre les chasseurs.